

Saturation du livre jeunesse : les auteurs sont-ils condamnés à la surproduction?

Marie Fradette

Volume 38, numéro 3, hiver 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79940ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fradette, M. (2016). Saturation du livre jeunesse : les auteurs sont-ils condamnés à la surproduction? *Lurelu*, 38(3), 19–19.

Saturation du livre jeunesse : les auteurs sont-ils condamnés à la surproduction?

Marie Fradette

19

Le Devoir du 15 novembre publiait ce texte de notre collaboratrice Marie Fradette, qui est aussi critique de livres jeunesse au prestigieux quotidien. La rédaction du Devoir nous a autorisés à reproduire l'article...

Dans les années 70 et 80, la littérature jeunesse québécoise a connu une véritable effervescence. Les Éditions Le Tamanoir, qui deviendront La courte échelle, les Éditions Ovale (1980-1987), sans compter Québec Amérique, Boréal, Paulines, Héritage et Fides, ouvrent leurs portes ou leurs catalogues, déploient effort et passion pour offrir des textes de qualité aux enfants. Plusieurs auteurs et illustrateurs participeront à la diversité de cette nouvelle littérature. Robert Soulières en sera. Ce dernier raconte qu'à l'époque le nombre global de publications se limitait entre douze et quinze livres par année. Aujourd'hui, ce chiffre tourne autour de 725, d'où l'embouteillage. Y a-t-il un ménage à faire? Et par qui?

Daniel Sernine, directeur de *Lurelu*, abordait le sujet dans l'éditorial de son dernier numéro. Selon lui, certains éditeurs «ont abaissé le seuil d'acceptabilité» alors que d'autres, «plus murs, plus aguerris ou moins perméables à l'esprit de meute, sont conscients que tout ce qu'ils publient n'est pas génial, mais ils font la moyenne». La ligne adoptée par les diverses maisons d'édition tend davantage vers une saturation de l'offre que vers une sélection rigoureuse des manuscrits soumis. Mais comment le marché peut-il absorber tout ça? Aujourd'hui, faute d'espace et de temps, les livres doivent se vendre vite et ont une durée de vie limitée. Les ouvrages n'ont même pas le temps d'être vus que, déjà, ils disparaissent. Yves Nadon, cofondateur des Éditions D'eux, croit que le marché est peut-être assez fort pour contenir cette abondance, «mais qu'il faudra

élaguer». Pour Robert Soulières, «il y a trop de productions, ce qui donne un marché difficile et saturé pour les éditeurs... qui ont peine à vendre autant qu'en 2006, par exemple, sans compter la baisse des budgets dans les écoles. Sans compter aussi la production française qui est revenue en force depuis plusieurs années.»

Il faut savoir que le Conseil des Arts du Canada subventionne les éditeurs, tout en valorisant la qualité littéraire, alors que le PADIÉ (Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition, relevant de Patrimoine canadien) encourage plutôt les gros joueurs. Plus le chiffre d'affaires est gros, plus les subventions seront grasses. Difficile de rivaliser avec l'éditeur du *Guide de l'auto*, par exemple... Bien sûr, chaque éditeur publie le nombre de livres qu'il veut, mais impossible de fonctionner sans subventions. Et pour y avoir droit, il faut publier au moins quinze ou seize livres par année. Dans ce lot, «il y a une courbe naturelle qui joue : 10 % d'excellents livres, 10 % de livres qui auraient mérité d'être retravaillés. Publier peu, publier mieux? se demande Robert Soulières. Mais il faut vivre aussi. L'équilibre n'est pas facile à atteindre... *Publish or perish*, dit l'adage anglais.»

Et les auteurs dans tout ça?

Qu'en est-il effectivement des auteurs qui produisent beaucoup? Lorsqu'on demande à Alain M. Bergeron, Martine Latulippe, Camille Bouchard ou Simon Boulerice, ils affirment tous et sans hésiter écrire par goût, par choix, par passion, mais jamais par obligation. Pour Martine Latulippe, impossible d'envoyer un texte si elle n'est pas satisfaite. Même principe pour Camille Bouchard, qui explique que «la crédibilité d'un auteur repose sur la qualité de son travail et non

sur la quantité». Alain Bergeron est, pour sa part, obligé de refuser des collaborations tellement il est débordé, et Simon Boulerice «remplit sa vie par l'écriture. Pourquoi [il] s'en priverait?» La production de ces quatre auteurs varie respectivement entre sept et quinze titres, seulement en 2015. Mais ils ont le temps. Voilà sans doute la principale différence entre eux, écrivains à temps plein, et les autres qui écrivent les soirs et les fins de semaine. «Quand on dispose de tous les jours de la semaine, au rythme qui nous convient, la qualité peut être au rendez-vous même si les publications sont nombreuses, je le pense sincèrement», affirme Martine Latulippe. Alain M. Bergeron croit qu'«il y a peut-être trop de publications jeunesse au Québec ces dernières années, mais si on ne prend pas notre place pour essayer (en vain) de faire contrepoids à cette masse, on sera tout simplement envahi par les productions de l'extérieur».

Alors, qu'en conclure? Le marché est saturé, les murs des librairies, plus élastiques que jamais, sont tendus, les éditeurs ont besoin de subventions pour subsister. On ne peut certes pas dire que les auteurs sont «condamnés» à créer, il n'empêche qu'ils doivent produire afin d'éviter d'être noyés par la marée des arrivages étrangers. La solution pour conserver la qualité? Peut-être le temps : prendre son temps, choisir, se montrer plus critique. Assurément, il faudrait faire un travail d'élagage avant que les livres se rendent jusqu'aux tablettes qui croulent déjà sous le poids d'une moisson trop abondante.

lu